

ADOLF HITLER

Guide bien-aimé



ADOLF HITLER

Guide bien-aimé

Huit articles *sur* Hitler
et
Sept poèmes *de* Hitler
Compilé à partir du
NS APPEL DE CAMPAGNE
1990-1994

NSDAP/AO
PO Box 6414
Lincoln NE 68506 États-Unis
www.nsdapao.info & www.nsdapao.org

Table des matières

Introduction

Articles *sur* Adolf Hitler

Qui était Adolf Hitler ?

Pèlerinage

Histoire de Noël

Le 20 avril

Adolf Hitler : le leader du sacrifice de soi

Le début

Adolf Hitler pendant la guerre mondiale

Une confession

Poèmes *d'*Adolf Hitler

Pensez-y !

Le camarade

C'était dans les fourrés de la forêt d'Artois

Héroïsme silencieux

Cimetière Waldehren à Pasewalk

A la radio

"Bleu-blanc et noir-blanc-rouge"

Introduction

Adolf Hitler était certainement le dirigeant le plus aimé de chaque peuple !

C'est cet amour qui lui a valu un tel succès. C'est ce succès qui l'a rendu si redoutable pour l'ennemi. C'est à cause de cette crainte que l'adversaire le rend si mauvais, année après année, décennie après décennie.

L'amour ne peut pas être vaincu par la haine. La vérité ne peut pas être anéantie par le mensonge. La bonté ne peut pas être détruite par la méchanceté.

Un jour, le vent tournera...

Gerhard Lauck
Octobre 1999 (110)

Qui était Adolf Hitler ?

de Michael Storm

Notre Führer Adolf Hitler était un homme très doué. Il a accompli de nombreuses tâches extrêmement difficiles, notamment celles d'un chef de guerre, d'un leader politique et d'un fondateur, pour n'en citer que quelques-unes. Selon moi, le rôle le plus médiatisé, celui de chef de guerre, n'était pas le *vrai* Hitler ; bien qu'il ait assumé cette tâche de toutes ses forces, ce n'était pas sa véritable vocation (par ex. il refusa jusqu'en 1943 de réorienter l'économie vers la guerre totale - l'Allemagne n'avait jusqu'alors même pas de plan de guerre et d'armement, signe que la guerre nous avait été imposée - et ce n'est qu'en 1944 que les femmes furent appelées au service militaire, parce qu'il avait espéré jusqu'au bout pouvoir mettre fin à la guerre sans y perdre l'œuvre de sa vie).

Il était certes un leader politique génial et un homme d'État dynamique, mais ce n'était pour lui que des apparences qui ne le satisfaisaient pas encore pleinement. Après la crise hivernale sur le front de l'Est, il a été complètement rejeté dans le rôle de chef militaire que le Führer a été contraint d'assumer.

La nature profonde d'Adolf Hitler, qu'il a conservée toute sa vie, était celle d'un créateur. C'est l'intention de cet article sur son anniversaire que d'aborder cet aspect. Contrairement à l'image négative que les médias juifs ont donnée de notre Führer bien-aimé, il était en réalité le dirigeant le plus positif et le plus constructif de l'histoire humaine.

Adolescent, il rêvait de devenir artiste et il a même réussi à gagner sa modeste vie en tant qu'artiste indépendant. (Voir le livre *Adolf Hitler, The Unknown Artist*, #082 dans notre liste de livres en anglais). Ce n'est que lorsqu'il s'est présenté à l'école des beaux-arts de Vienne qu'il a découvert sa véritable mission ; l'école a rejeté sa candidature, mais lui a dit que son avenir se trouvait dans l'architecture et qu'il devait s'y présenter. Cependant, s'il avait les compétences nécessaires pour devenir architecte, il n'avait pas le niveau scolaire requis, puisqu'il avait quitté l'école peu après la mort de son père.

Mais toute sa vie, Adolf Hitler est resté un artiste, dessinant des maisons, des stades, des ponts, et même redessinant des villes entières. Chacune de ces créations porte l'empreinte de son vrai moi. Plus tard, c'est à Albert Speer, en tant qu'architecte en chef du Reich du Führer, que revint la tâche de mettre en pratique les idées, les esquisses, les dessins et les modèles.

De magnifiques bâtiments ont surgi du sol partout en Allemagne, comme cela avait été imaginé dans les rêves du Führer. Son programme de construction a duré de 1933 à 1943 ! Mais l'Allemagne n'avait pas assez de travailleurs et de matières premières pour achever ne serait-ce qu'une fraction des projets prévus pendant ces dix ans. Le réarmement de l'Allemagne a contraint à l'arrêt des projets de construction en 1944. En 1938, la France avait d'ailleurs encore dépensé plus pour son armement que le Reich allemand ! En 1939, la Grande-Bretagne a investi plus d'argent dans la RAF que Hermann Göring n'en a

dépensé pour la Luftwaffe allemande, et en 1940, la France avait deux fois plus de chars modernes que l'Allemagne ! Et ces deux démocraties "pacifiques" étaient les *plus faibles* de la coalition alliée qui encerclait notre patrie dans la guerre la plus monstrueuse que l'humanité ait jamais connue. Il leur a tout de même fallu six ans pour vaincre la petite Allemagne.

De toute évidence, la construction d'autoroutes et d'immeubles, et plus généralement l'embellissement des villes, étaient une très grande priorité pour le Führer. Mais même ces projets gigantesques ne suffirent pas à démontrer la nature profonde du Führer - elle était bien plus grande encore !

Lorsqu'Adolf Hitler devint le 7^e membre du parti en tant qu'inconnu, il commença immédiatement une campagne qui transforma un obscur parti dissident en un mouvement universel, comme nous pouvons le voir de manière impressionnante dans le film de Leni Riefenstahl, *Le triomphe de la volonté*. Rien de tout cela n'aurait pu se faire sans l'impulsion intérieure du Führer. Faire du Parti un véritable mouvement n'était pas chose facile, d'autant plus qu'il fallait tout le temps tenir tête à de puissants ennemis. Lorsque le bras politique du parti compta finalement des millions de membres, le Führer créa quelques sous-organisations afin que chaque membre trouve une mission selon sa propre providence. Les groupes les plus connus étaient la SS, la SA et la HJ. Mais il existait des dizaines d'autres organisations bien plus importantes, qui soutenaient les ouvriers, les paysans, les étudiants, etc. Leur nombre de membres éclipsait même les deux millions de la SA. Le génie du Führer savait qu'il fallait rallier les gens à la cause nationale, et tout cela unissait et fédérait les gens comme jamais auparavant et jamais depuis.

Non seulement le Führer a fondé le mouvement le plus universel de l'histoire mondiale, dans les pires conditions possibles, mais il a également créé l'économie la plus forte d'Europe. Lorsque le Führer prit le pouvoir le 30 janvier 1933, l'économie allemande était en cendres, une épave qui couvait. Le taux de chômage atteignait 25%, le Reichsmark ne valait plus rien, le commerce international était rendu impossible par la dépression mondiale et la Grande-Bretagne refusait d'autoriser l'Allemagne à accéder au marché mondial. Même l'union douanière avec l'Autriche avait été interdite par le traité de la honte de Versailles. En bref, l'Allemagne était sans ressources et entourée d'un mur de protectionnisme de la part de nations ennemies. L'Allemagne devait rester un esclave économique pour l'éternité. Afin d'augmenter l'insulte en violation, la juiverie mondiale - basée à New York City - a déclaré la guerre à l'Allemagne nationale-socialiste (mars 1933 !). Il a appelé à un boycott mondial contre l'Allemagne, en utilisant toute la puissance financière juive et toutes ses connexions politiques partout sur le globe.

Le leader, quant à lui, n'a pas été impressionné par la tâche apparemment désespérée qui l'attendait. Sans hésiter, il s'est emparé de la direction d'un État sans pilote et s'est attelé à la tâche herculéenne de construire une nouvelle économie nationale. Avec une rapidité incroyable, le Führer a transformé l'économie morbide de la République de Weimar en une économie vitale, forte et dynamique. Des millions d'hommes pouvaient à nouveau travailler, des familles pouvaient enfin prendre un nouveau départ.

Un véritable flot d'espoir envahissait chaque usine. En 1938, l'Allemagne était finalement la première puissance économique d'Europe - et donc l'adversaire le plus détesté de l'Angleterre et de la France. Oui, il y avait même une pénurie de main-d'œuvre en Allemagne, de sorte que même les Italiens, les Français et les Polonais venaient dans le Reich pour pouvoir nourrir leur famille dans leur pays !

Il est triste pour la paix mondiale que seule l'Allemagne nationale-socialiste ait réussi à se libérer des griffes juives de la dépression mondiale. Les Etats-Unis étaient encore sous son emprise le 7 décembre 1941, et l'Angleterre n'a jamais pu s'en libérer. La guerre n'a pu être rendue possible que grâce à la halle des Etats-Unis et à un rationnement sévère, et après la guerre, l'Angleterre est retombée dans sa dépression d'avant-guerre - et l'Empire a également disparu.

Aussi énormes qu'aient été ces réalisations d'Adolf Hitler - la rénovation des villes, du parti, de l'économie, la mise en place d'un (véritable !) Etat social - elles ne constituaient même pas le couronnement des réalisations de la vie du Führer. Dans les années 30, le plus grand homme d'État allemand a assuré à plusieurs reprises aux chefs de gouvernement étrangers que le national-socialisme n'était pas une idéologie d'exportation (comme le bolchevisme juif) qui pénétrait dans tous les pays pour les conquérir en vue d'un super-État marxiste. La révolution nationale-socialiste était allemande, et les autres démocraties ploutocratiques dégénérées n'avaient rien à craindre. Mais elles avaient peur ! Elles n'avaient pas peur parce qu'elles pensaient qu'Hitler allait leur tomber dessus, non, elles avaient peur parce qu'il était possible que l'œuvre d'Hitler fasse des émules dans d'autres pays. C'est pourquoi ils devaient détruire l'Allemagne florissante le plus rapidement possible, avant que le monde ne comprenne à quel point le national-socialisme est salutaire !

La haine des Juifs envers la résurgence de la pureté aryenne a culminé dans une guerre mondiale où l'Allemagne libre a dû affronter les marionnettes de la juiverie internationale. Pourtant, même au plus fort de la guerre, même lorsque la supériorité des adversaires de l'Allemagne devenait de plus en plus évidente, des centaines de milliers de personnes affluaient encore vers la bannière nationale-socialiste pour se battre non seulement pour l'Allemagne, mais aussi pour un nouvel ordre mondial, sain et juste. Leur objectif était de fonder une Europe aryenne unie.

Au début, Hitler n'y croyait pas trop. Il voulait seulement que l'Allemagne puisse vivre en paix. Mais ensuite, il devint clair que la guerre ne pouvait pas être contenue, il devint clair qu'elle ne pouvait être gagnée que si les peuples aryens s'unissaient contre l'ennemi juif mondial. La petite Allemagne aurait été la force motrice d'une Europe aryenne allant de Lisbonne à Moscou. Dans le cas contraire, elle serait devenue le jouet des juifs de Wall Street aux États-Unis et des juifs bolcheviques. en URSS, ce qu'elle est restée jusqu'à aujourd'hui.

Le général Léon Degrelle a mené ses troupes belges de la Waffen SS sur le front de l'Est. Ils se battaient pour la place de la Belgique dans une Europe panarabe. Corneliu Codreanu se tenait prêt avec sa "Garde de fer" roumaine, tandis que l'Espagne envoyait la "Division bleue", composée de volontaires, pour lutter contre le communisme.

Léon Degrelle, qui vit en Espagne depuis qu'il a été condamné à mort en Belgique, a été tenu en haute estime par Hitler. En 1945, il a même déclaré que s'il avait un fils, il souhaiterait qu'il soit comme Léon Degrelle !

A la fin de la guerre, le Führer avait finalement créé un mouvement pan-arabe qui comptait des centaines de milliers de personnes qui non seulement soutenaient le mouvement, mais se battaient pour lui et donnaient leur sang pour la grande idée nationale-socialiste, même dans les dernières heures désespérées de la guerre. Le Führerbunker de Berlin a été défendu par les derniers volontaires étrangers de la. Les Waffen-SS ont été défendus. L'incroyable exploit d'unifier l'Europe, toujours divisée,

contre le communisme, fut le couronnement de la réussite d'Hitler. Le rêve d'un ordre mondial aryen naturel, non capitaliste et sain a aujourd'hui des partisans partout dans le monde, qui se comptent désormais par millions.

Adolf Hitler était sans aucun doute le plus grand des dirigeants. L'un des héritages qu'il nous a laissés est son concept d'une paix mondiale, d'une justice mondiale basée sur l'ordre d'un national-socialisme aryen. Tous les Blancs doivent enfin se considérer comme une fraternité, défendre les dons de leur génie collectif, de leur travail et de leur supériorité raciale contre la peste noire qui arrive d'Afrique et qui négocie le monde, contre le marionnettiste qui siège en Israël, à Wall Street, à Bonn et qui tient en main la paix par laquelle les peuples blancs doivent être étranglés.

Le 20 avril est l'anniversaire de notre bien-aimé Führer Adolf Hitler. Alors que chaque sympathisant, promoteur et militant le célèbre, demande-toi : *"Que puis-je faire pour aider à compléter l'important travail du Führer ? Que puis-je faire pour assurer la survie des races aryennes de ce monde hostile et corrompu" ?*

En souvenir du rêve d'une race aryenne unie de notre Führer déchu Adolf Hitler. - Heil Hitler !

Pèlerinage

de Katti

"Je considère aujourd'hui comme une heureuse destinée le fait que le destin m'ait précisément désigné Braunau am Inn comme lieu de naissance. Cette petite ville se trouve en effet à la frontière de ces deux États allemands dont la réunification apparaît, du moins pour nous les plus jeunes, comme une mission de vie à réaliser par tous les moyens" !

Adolf Hitler, *MEIN KAMPF*, tome 1, chapitre 1

Je commençais à ressentir les milliers de kilomètres et les trois jours de voyage en avion, en ferry et en train depuis Chicago, alors que mon train s'élançait depuis Salzbourg à travers un paysage verdoyant de rivières argentées entrelacées de maisons en pain d'épice. Des nuages noirs et gris s'élevaient bas au-dessus des montagnes primitives, montrant et voilant tour à tour leurs sommets dentelés - un panorama magnifique, dramatique et en constante évolution de la Haute-Autriche. J'étais cependant plus fatigué que ravi et j'aspirais à un lit chaud dans une auberge accueillante.

Mon épuisement s'est évaporé et une poussée d'adrénaline a renouvelé mes batteries métaboliques lorsque le train s'est arrêté à l'arrêt suivant, nommé "Braunau am Inn". Même si j'avais prévu d'arriver dans cette ville médiévale depuis plusieurs mois, la première fois que j'ai vu le nom de la gare par la fenêtre du train, ce fut un coup de foudre. J'y étais arrivé ! J'y étais vraiment ! Mon sac à dos en place, j'ai parcouru quelques miles sous une averse froide depuis la gare jusqu'à la Linzer Strasse déserte, où je me suis rendu à l'auberge Maybräu. J'ai eu de la chance. L'hôtesse m'a dit que toutes les autres places de Braunau et de quelques miles aux alentours étaient déjà réservées, et que beaucoup l'étaient même depuis des mois. "Cela ne m'étonne pas", ai-je dit en secret, et elle a souri. "Tout le monde est là ce mois-ci". "Quoi ?" Je ne trouvais pas les mots. "Attendez un peu. Vous verrez !" Et elle me laissa seul dans ma petite chambre confortable pour réfléchir à son énigme.

Je me suis réveillé à l'aube, dans une matinée encore humide en raison des averses de la veille. Mais la ville était animée par l'activité urbaine et j'admirais la fusion merveilleuse et harmonieuse des magasins et des maisons modernes avec les constructions et les rues traditionnelles des siècles passés. J'ai continué jusqu'au bout de la Linzer Strasse, qui débouchait sur une place de marché médiévale très animée. À son extrémité sud se trouvait la porte de Salzbourg, une arche massive qui, il y a 500 ans, gardait l'accès originel à Braunau. De l'autre côté, le pont routier traverse un petit affluent de l'Inn. À environ 150 mètres de la porte, il y a un grand bâtiment blanc sobre qui est aujourd'hui occupé par des locataires d'appartements. C'est à cause de ce bâtiment insignifiant, situé dans une petite ville autrichienne inconnue, que je suis venu de l'autre côté du monde pour le visiter. C'est en effet ici, dans cette maison de la banlieue de Salzbourg, que le plus grand fils du monde est né, et j'étais venu fêter son centenaire.

Je n'étais cependant pas seul lorsque j'ai appris le lendemain que des unités régulières et

des troupes spéciales de l'armée autrichienne avaient soudainement occupé tout Braunau am Inn. La voie de transport par le pont vers la frontière allemande était coupée et les personnes qui entraient dans la ville devaient présenter un certificat d'établissement. Un hélicoptère de l'armée tournait à basse altitude tandis que des dizaines de véhicules blindés de transport de troupes traversaient la place du marché. Dans des scènes rappelant les films de propagande hollywoodiens des années 1940, des soldats armés de mitraillettes se pavanaient au milieu d'habitants désorientés et des personnages casqués, accompagnés d'officiers armés de pistolets, prenaient position à des points de garde. Des affiches parcouraient la ville, proclamant sans ambiguïté que Braunau était sous loi martiale. Toute forme de manifestation publique - avertissaient les banderoles du gouvernement - était strictement interdite du mercredi 14 heures au vendredi 9 heures. Parler à voix haute à plus de deux personnes, se rassembler dans la rue ou faire un piquet de grève sur le trottoir, distribuer des tracts, crier des slogans et même des personnes "habillées de manière suspecte" constituaient un motif d'arrestation immédiate et de poursuites judiciaires en vertu de la législation "antinazie" de l'Autriche.

Les partisans de la démocratie, satisfaits d'eux-mêmes, se sont comportés comme leurs propres caricatures de "fascistes totalitaires". Mais juste avant leur arrivée, la ville était envahie par des "marginiaux" venus de toute l'Europe et d'Amérique, et même d'Australie, d'Afrique du Sud et d'Orient. La pauvre Braunau se gonflait de visiteurs et l'ambiance devenait de plus en plus lourde à cause de l'attente tendue. Les rumeurs allaient bon train. On soupçonnait des commandos de loups-garous de hisser un drapeau à croix gammée sur la porte de Salzbourg à minuit. On pensait que des assassins juifs parcouraient les rues la nuit. Des terroristes de Milan devaient mettre le feu au portrait de Simon Wiesenthal devant la maison du maire. L'inquiétude du public ne s'est pas apaisée lorsque les troupes gouvernementales ont érigé un barrage routier à travers la porte de Salzbourg, délimitant ainsi le Vieux Faubourg et sa zone interdite. À travers l'arc de la porte, je pouvais voir la rue derrière, sinistre à cause de son vide forcé.

En fin de soirée, la place du marché était en grande partie déserte, seuls les soldats étaient encore à leur poste. En revanche, tous les bars et auberges étaient remplis de gens joyeux qui faisaient la fête. Peu avant minuit, des choses ont commencé à se passer. A l'hôtel Gann, non loin de la porte de Salzbourg et de sa barricade, quelqu'un a commandé des bouteilles du meilleur champagne de la maison et les toasts et souhaits d'anniversaire ont circulé. Au Ratskeller de mon auberge Maybräu, un jeune homme entouré d'étudiants universitaires munichois se leva à la table voisine de la mienne, leva son bras droit en signe de salut interdit et cria à tue-tête *"Für das Großdeutsche Reich, Sieg Heil ! Sieg Heil ! Sieg Heil !"*. Personne ne l'a importuné, ni lui ni ses compagnons.

Comme j'étais seule, ma célébration a été plutôt calme. Je me suis rendu sur la place du marché voisine, vide, et j'ai pris place sur un banc sous la grande horloge du village. J'ai levé les yeux vers le ciel. Les nuages qui couvraient la majeure partie de l'Europe centrale depuis des semaines se dissipaient et les étoiles que l'on pouvait désormais apercevoir dansaient inexorablement vers leurs positions fatidiques lorsque les poumons métalliques de la sinistre horloge annoncèrent lourdement minuit. Être à cet endroit à cet instant précis - il n'y a pas de mots pour le dire. Lorsque le dernier coup a lancé son écho dans l'éternité, j'ai appuyé sur la touche de lecture de mon petit lecteur de cassettes. La Badenweiler, sa marche préférée, martelait mes écouteurs.

Le lendemain matin, la place du marché était pleine à craquer d'une masse de gens

impatiens. Ils semblaient tous attendre, attendre - mais pour quoi ? De qui ? C'était comme si lui-même allait apparaître d'un moment à l'autre, probablement debout dans une grande Mercedes noire. Peut-être attendaient-ils quelque chose de ce genre. L'esprit vivant, la présence émotionnellement tangible d'un homme qui, quarante ans après sa mort physique, attire l'attention du monde sur son lieu de naissance, s'intensifiait et se révélait plus puissant.

Vers midi, un groupe de fascistes italiens est mystérieusement apparu au milieu de la foule. L'un d'entre eux, bravant la présence écrasante des officiels, commença à parler. *"Nous souhaitons un bon anniversaire au plus grand héros de la race blanche ! Il vit à jamais dans les cœurs et les esprits de ses frères et sœurs de sang ! Pas de tyrannie juive !"* - Les soldats se sont précipités sur lui et ses camarades, mais pas avant que ceux-ci n'aient pu adresser un salut aux spectateurs étonnés. Certains dans la foule osèrent même saluer en retour. D'autres applaudirent et quelques-uns commencèrent même à chanter la vieille chanson des SA "Brüder in Zechen und Gruben" (Frères des mines), apparemment en réponse spirituelle au bref discours des Italiens sur les "frères de sang". La police a même arrêté ces répondants, un grand échec dans cette partie du monde.

Ma propre petite célébration s'est déroulée derrière ce tumulte, dans l'enceinte de l'église paroissiale de la magnifique cathédrale du 15^e siècle, la cathédrale Saint-Etienne. Je suis d'abord descendu au mémorial souterrain adjacent des victimes de la guerre, une inscription funéraire publique, gravée sur les murs, avec les noms des personnes tombées à Braunau. Au centre de la pièce, un soldat symbolique est allongé, endormi dans une mort héroïque. Sur le mur nord se trouve une liste d'honneur des guerriers morts à Stalingrad. J'y ai déposé un bouquet de fleurs avec l'inscription "Et pourtant, vous avez vaincu ! En montant les escaliers vers l'extérieur, je suis passé devant l'église paroissiale, où j'ai déposé une couronne fleurie à feuillage persistant à son effigie au centre de l'autel et allumé le cierge supérieur d'offrande.

Alors que je me recueillais sur le banc de l'église, j'ai remarqué qu'une vieille femme était entrée et avait remarqué ma couronne avec la photo juste à côté de l'autel. Bien que visiblement foudroyée par sa découverte, elle a laissé la couronne en place. D'autres personnes sont venues, l'ont vue avec un étonnement non dissimulé, mais l'ont laissée intacte.

Je suis allé au fond de la cathédrale pour voir les anciens fonts baptismaux où le nourrisson a été baptisé, puis je suis retourné à la lumière claire du soleil sur la place du marché bondée. Ces événements simples et calmes ne peuvent pas transmettre, dans leur richesse révélatrice, la nature profondément émouvante et l'expérience émotionnelle profonde de ce jour de tous les jours, qui est certainement le jour le plus inspirant intérieurement de ma vie. Jusqu'à ce jour d'avril, j'avais largement douté de nos perspectives de réussite. Cette catastrophe incommensurable - la perte de la Seconde Guerre mondiale - semblait irrévocable. Depuis la fin douloureuse de cette catastrophe pour la civilisation de la Terre, le mouvement s'est battu, est tombé et a commencé à se battre à nouveau dans une ère où les forces hypnotisantes du mal semblent invincibles.

Mais en ce 20 avril, jour du centenaire de sa naissance, dans son lieu de naissance sacré, j'ai pris conscience, pas à pas, de mon étroitesse d'esprit dans la limitation de mon appréciation de l'évolution et de la progression du mouvement dans mon propre et modeste espace de temps. Son idée est un concept éternel. Les conséquences historiques qu'il a mises en mouvement sont une vague ondulante d'événements qui, au fil des

années, atteindra une force irrépressible jusque dans un avenir lointain. Notre mouvement est l'application des lois de la nature aux domaines humains, et la nature est toute-puissante. Elle peut être répugnante par moments et ses forces intègrent le désespoir pour éclater plus tard, peut-être plus violemment que jamais.

Le 21 avril, après que les autorités eurent enlevé les barrières de sa maison, la foule s'est précipitée comme les musulmans autour de la pierre sacrée de la Mecque. J'étais parmi de nombreux étrangers, mais nous avons soudain ressenti un lien entre nous, nous les frères et sœurs de la croix gammée, et être ensemble dans ce lieu vénéré était comme un retour à la maison. Son esprit nous enveloppait tous, faisait de nous ses camarades et nous remplissait d'une confiance en l'avenir. Le simple fait que nous soyons tous venus du monde entier à cet endroit, à ce moment particulier dans un monde hostile, était une preuve suffisante que l'idée était toujours vivante ! Comme il l'a dit dans le film "Le triomphe de la volonté", c'est "l'ordre de nos cœurs" qui nous a réunis. Nous avons ressenti une fierté unique en sachant que les générations futures nous envieront, nous qui nous sommes rassemblés ici à ce moment unique pour allumer une bougie d'anniversaire, entourés d'une immense nuit d'ignorance et de mal. De cette flamme émanera à la fois un phare pour éclairer nos consanguins et un feu qui incinérera les pollueurs de notre postérité.

J'étais venu à Braunau pour lui offrir les pauvres festivités que je possédais en l'honneur de sa mémoire. Il m'a cependant offert un cadeau plus grand que la vie - une foi renouvelée et inébranlable en notre victoire inéluctable et absolue. Heil Hitler ! Des milliers de fois Heil Hitler !

Histoire de Noël

Il peut être difficile pour nous de comprendre à quel point Adolf Hitler était attaché à son peuple, même dans les premières années de sa lutte en faveur du peuple. Un indice révélateur de la véritable affection qui l'entourait dès le début a été conservé par le biographe officiel du parti, Heinrich Hoffmann, qui a rappelé un incident significatif qui s'est produit à Munich peu avant Noël 1923. Un peu plus d'un mois auparavant, seize camarades avaient été abattus devant la Feldherrnhalle. Le mouvement avait été brisé par la tentative de putsch du 9 novembre, ses membres étaient morts, s'étaient cachés ou avaient été emprisonnés, tout comme le Führer. Après l'extinction de l'étincelle d'espoir, noyée dans le sang, l'Allemagne d'après-guerre replongea dans le désespoir gris du chaos social, de la ruine économique et de la décadence culturelle. C'est là que se déroule la scène racontée par Hoffmann de ce sombre mois de décembre, il y a 68 ans...

"Les artistes du mouvement hitlérien avaient prévu de fêter Noël au Blüte Cafe, dans la Blütestraße, avec un *tableau vivant* portant l'inscription *Adolf Hitler en prison*.

"J'ai été chargé de trouver un sosie convenable pour Hitler. Il se trouve que je suis tombé sur un homme qui avait une ressemblance frappante avec lui. Je lui ai demandé s'il voulait participer à ce *tableau vivant*, et il a accepté.

"La grande salle du Blüte Cafe était remplie de gens. Un silence respectueux s'est installé lorsque le rideau s'est levé, laissant apparaître une cellule de prison sur la scène à moitié obscurcie. Derrière la petite fenêtre grillagée, on pouvait voir des flocons de neige tomber. Un homme était assis à une petite table, dos au public. Un chœur d'hommes invisibles chantait *Douce nuit, sainte nuit*.

"Alors que les tensions de la dernière note s'éteignaient, un minuscule ange entra dans la cellule, portant un sapin de Noël illuminé, qui fut gentiment posé sur la table de l'homme solitaire.

"Lentement, 'Hitler' s'est tourné jusqu'à ce qu'il regarde le public en face. Beaucoup ont pensé qu'il s'agissait en fait d'Hitler lui-même et des sanglots ont parcouru la salle.

"Les lumières se sont allumées et j'ai vu tout autour de moi des gens aux yeux humides et des mouchoirs qui disparaissaient rapidement".

Source : *Hitler était mon ami* de Heinrich Hoffmann, Burke Co, Londres.

Le 20 avril

de Lieselotte

Dans le monde entier, les nationaux-socialistes célèbrent aujourd'hui l'anniversaire de leur chef, Adolf Hitler.

Ce dirigeant qui, face à la trahison de 1918, a créé une vision du monde, un mouvement auquel des millions de personnes ont adhéré. Nous commémorons le leader qui a sorti l'Allemagne du borbier des fraternisations internationales et qui a redonné au peuple allemand sa conscience nationale. Nous commémorons un dirigeant qui, sous le drapeau rouge vif à croix gammée, a mené les peuples aryens d'Europe contre les hordes asiatiques dirigées par les judéo-bolcheviques, qui a combattu le parasite international juif des peuples et qui a finalement été victime d'un complot international des juifs, des capitalistes et des bolcheviques.

Adolf Hitler, le chef de l'Allemagne nationale-socialiste, le chef du monde aryen, est mort. Il est tombé dans la lutte contre l'ennemi mondial judéo-bolchevique. Son corps repose dans la chancellerie du Reich, où il a dirigé le destin du peuple allemand pendant douze ans, où il a tenu tête à l'adversaire jusqu'à la dernière seconde. Adolf Hitler n'a pas démissionné, il n'a pas non plus capitulé, mais il est entré au Valhalla en tant que Führer du peuple allemand. La populace d'occupation, excitée par les juifs, ne pouvait pas se voir reprocher le corps du Führer. Le Führer n'a donc pas eu à subir ce que les Juifs, dépouillés de leur masque humain, ont fait subir au Duce du peuple italien.

La chancellerie du Reich a été dynamitée, le Berghof dévasté, le site du congrès du parti de Nuremberg démantelé. Tous les monuments ont été détruits, les rues ont été rebaptisées, les services du parti ont été confisqués, les drapeaux et les étendards, les uniformes, les équipements et les livres ont été brûlés. Rien n'a été épargné pour éradiquer avec une précision unique tout ce qui rappelait Adolf Hitler, le troisième Reich allemand, sa grandeur et sa gloire.

Maintenant que, sous le régime d'une bande criminelle internationale, tout ce qui avait fait la grandeur et la force de notre peuple avait été arraché, détruit et exterminé, on pensait que l'heure était venue de faire du Voile allemand, pour l'éternité, le suppôt de cette race criminelle.

Si cette bande de parasites et de voyous, étroitement liée entre eux par des liens de sang, croit, en détruisant les valeurs matérielles et les emblèmes d'un mouvement, en massacrant ses dirigeants, l'avoir anéanti une fois pour toutes, qu'il soit dit à ces traîne-savates internationaux : le peuple allemand périra plutôt que de se livrer sans combat à l'esclavage d'une race inférieure parvenue au pouvoir par la spéculation, l'incitation à la guerre et le génocide !

Le NSDAP n'a pas capitulé et ne capitulera pas dans sa confrontation avec le judaïsme international ! Ce qui s'est passé le 8 mai 1945 était un acte de bouffonnerie militaire et bureaucratique auquel le commandement militaire de l'époque a dû se plier sous la pression de la populace d'occupation qui avait pénétré dans notre pays par trahison dans ses propres rangs. Ce qui a été négocié le 8 mai 1945, et comment, ne nous intéresse absolument pas. Nous n'avons pas à nous occuper ici de questions de droit international

public et de conventions internationales qui, de toute façon, n'existent que sur le papier ou qui, dans le meilleur des cas, sont interprétées de la manière la plus favorable au vainqueur, mais nous devons combattre librement notre pays, nous devons purger notre pays de toute influence étrangère, nous devons préserver notre peuple de la décomposition par le sang. Nous devons éliminer l'influence des facteurs juifs et, enfin et surtout, nous avons l'obligation sacrée, la tâche honorable de demander des comptes à la race qui a plongé le monde dans la guerre à deux reprises. Des millions et des millions d'hommes, de femmes et d'enfants ont été victimes, à deux reprises en 25 ans, de l'esprit de vengeance, de l'appât du gain et de la volonté de domination mondiale d'une race sans culture.

Cette même race criminelle n'hésitera pas à déclencher une troisième guerre mondiale si ses plans de domination mondiale sont menacés, exposant ainsi à nouveau des millions de personnes à une misère indescriptible. Nous l'avouons donc ouvertement : Notre objectif est d'empêcher une telle catastrophe, quelle que soit la mesure prise.

En ce qui concerne la solution finale de la question juive sous le Troisième Reich, il me suffit de regarder la masse de spéculations, de trafiquants et de membres de la pègre pour constater qu'il n'y a pas eu de solution finale de la question juive du tout. Le pèlerinage des bénéficiaires de rentes et les colonies juives aux États-Unis, en Europe et en Amérique du Sud sont des exemples vivants de cette solution finale qui n'a pas eu lieu. Dans ce contexte, nous n'avons pas non plus à nous préoccuper de la recherche de la vérité, ni même à mener une "discussion objective". Dans quel but ? Pour rendre service à quelques moralisateurs hors du monde - Dieu sait que nous n'avons pas le temps pour cela.

Il existe des témoins qui affirment que les Juifs n'ont pas été gazés sous le Troisième Reich. Mais il n'y a pas de preuves irréfutables qui démontrent le contraire. Les rapports de la Croix-Rouge internationale étayaient également les déclarations sur le traitement humain des Juifs. Mais croire que nous pourrions encore une fois tomber dans une telle erreur reviendrait à considérer que nous, les nationaux-socialistes, ne sommes pas instruits.

Maintenant, nos adversaires vont envahir le monde - comme ils l'ont fait il y a quarante ans - avec un flot de phrases démocratiques sur l'humanité, l'humanisme et la générosité, et ils vont faire leurs slogans moraux. Je demande à ces opposants : où était votre humanité lorsque vous avez transformé le paysage culturel européen florissant en un tas de ruines ? Où était votre humanité lorsqu'à l'Est, des millions de nos concitoyens ont été massacrés par des hordes de sous-hommes ? À l'Ouest, nos femmes et nos enfants sont morts sous la grêle des bombes incendiaires et au phosphore. Des centaines de milliers de camarades de parti ont été assassinés après 1945, d'autres ont été déportés, condamnés ou estropiés. Était-ce là l'expression de votre moralité ?

D'innombrables Européens ont subi le même calvaire parce qu'ils avaient participé, en tant que patriotes et Européens conscients, à la lutte contre l'ennemi mondial judéo-bolchevique. Trois cent mille Italiens et cent cinquante mille Français ont été massacrés par la populace excitée par les Juifs. D'innombrables personnes portent encore aujourd'hui les marques de leurs mauvais traitements sur leur corps.

Nous sommes impatients de voir comment les apôtres de la fraternité internationale des peuples se défendront face à ces crimes colossaux lorsqu'ils devront rendre des comptes. Peu importe les phrases et les mensonges que les hommes d'État démocratiques tenteront

d'utiliser pour s'en sortir, eux et la race qui les porte n'échapperont pas à leur destin !

Les personnes concernées peuvent être sûres qu'il ne s'agit pas d'une phrase. Le judaïsme international a certes réussi à s'enivrer du sang des peuples vaincus de l'extérieur, mais il n'a pas réussi à faire s'écrouler l'édifice conceptuel du national-socialisme. Certes, le Führer est mort au combat, certes tous les écrits idéologiques du mouvement ont été brûlés et interdits, comme tout le reste. Mais le national-socialisme s'est réveillé au plus profond de lui-même. Même si notre Führer est physiquement mort, son esprit n'en est que plus vivant. Le Führer de l'Allemagne nationale-socialiste est parmi nous, non pas sous une forme corporelle, mais à travers l'idée nationale-socialiste qu'il incarne à lui seul.

Par son œuvre fondamentale *Mein Kampf* ; par ses discours et ses essais, le Führer nous a donné, à travers les âges, la base idéologique, politique et stratégique sur laquelle nous devons agir.

Des systèmes politiques seront mis en place et renversés, les politiciens vont et viennent, mais le Führer et son œuvre seront pour toujours le fondement de l'existence du peuple allemand et du monde aryen !

Le 30 avril a marqué le 33e anniversaire du jour où le Führer et chancelier du Grand Reich allemand a dicté ses dernières volontés dans la chancellerie du Reich, sous la protection des troupes SS allemandes et européennes, face à une situation devenue désespérée par la trahison et la lâcheté dans ses propres rangs, et a quitté la vie avec son épouse. Aujourd'hui, 32 ans après la mort du Führer, nous disposons de son testament politique. Les dernières volontés de notre Führer sont empreintes de la clairvoyance et de la confiance qui étaient les siennes.

Trente ans après la rédaction de cette dernière déclaration de volonté de notre conducteur, le mouvement national-socialiste est ressuscité conformément à cette dernière volonté. Porté par une jeune génération, le mouvement d'Adolf Hitler est prêt à exécuter la volonté de son conducteur. Au nom et pour le compte de notre conducteur, nous démolirons cette entité juive "BRD" au cœur de l'Europe et éliminerons ses porteurs par le bas et par le haut. Nous construirons le quatrième saint empire allemand de l'honneur, de la gloire, de la grandeur et de la justice et accomplirons ainsi la volonté de notre Führer - la renaissance éclatante du mouvement national-socialiste.

Nous te jurons fidélité éternelle à Adolf Hitler jusqu'au-delà de la mort. Nous te jurons, Führer, de ne pas nous reposer et de ne pas prendre de repos jusqu'à ce que ta dernière volonté soit accomplie. Avec une détermination fanatique, nous, les nationaux-socialistes, exécuterons tes dernières instructions et demanderons des comptes aux coupables de ta mort et de celle de millions d'Aryens. Nous sommes prêts à mourir plutôt que de trahir ce serment.

Nous nous voyons à cette heure dans une communauté solidaire avec des légions de nationaux-socialistes de tous les peuples. Ils ont tous compris : Soit la juiverie internationale s'arroge la domination mondiale et tous les peuples aryens périssent, soit les peuples aryens se débarrassent de leur régime juif. Nous, qui avons Adolf Hitler pour guide, ne nous laisserons pas éliminer volontairement et sans combattre ! Le peuple allemand préférera périr plutôt que de devenir le valet d'une bande internationale de trafiquants ! Un peuple qui n'est pas prêt à défendre sa liberté en permanence ou qui n'est pas capable de la reconquérir a perdu le droit d'exister !

Le Führer n'a jamais laissé planer le moindre doute sur le fait que la confrontation avec

le judaïsme international était une question d'existence, de vie. Des ruines de nos monuments culturels, le mouvement d'Adolf Hitler s'est à nouveau levé pour poursuivre la lutte pour la liberté allemande, l'unité européenne et la communauté aryenne des peuples. Les prochaines années seront décisives.

Que nos adversaires comme nos amis et sympathisants soient clairs sur un point : pour nous, la capitulation n'existe pas. Ce mot n'existe pas pour nous. Pour nous, c'est la victoire ou la défaite, il n'y a pas d'alternative. Si nous sommes vaincus dans cette lutte pour la liberté des nations, les rangs de nos adversaires seront très clairsemés.

Nous ne connaissons ni reddition ni capitulation, nous ne connaissons que l'accomplissement du devoir envers le Führer, le peuple et la patrie. La vie et la mort de notre Führer nous obligent à une obéissance fanatique et à un engagement pour l'idée nationale-socialiste.

"L'œuvre et la mission d'Hitler sont un héritage sacré pour les générations à venir. Nous, qui sommes encore en vie, avons le devoir de continuer à nous battre". Maréchal général Schörner.

tiré de : *NS KAMPFRUF* #25, mars-avril 1978 (89)

Adolf Hitler :

Guide du sacrifice de soi

de Michael Storm

Le national-socialisme, comme tout mouvement révolutionnaire, est motivé par le sacrifice de soi. Notre mouvement est unique parce que notre dirigeant n'a pas seulement été un modèle d'abnégation pendant la lutte pour le pouvoir politique, mais parce qu'il l'a été tout au long de sa vie.

Lorsqu'il était jeune, Hitler a laissé sa pension d'orphelin à sa sœur cadette Paula, puis s'est lancé seul dans la survie dans un monde hostile où son pain quotidien devait être gagné de haute lutte. Ce modèle précoce, qui consiste à faire passer les besoins des autres avant les siens, a perduré tout au long de sa vie.

Pendant la Première Guerre mondiale, Hitler a partagé la misère des soldats ordinaires. Son régiment était exsangue sur le front. Alors que la force du régiment diminuait, on exigeait davantage de chaque homme. Personne n'en a jamais fait autant qu'Hitler. Il s'est toujours porté volontaire pour des missions spéciales, a accepté les missions les plus dangereuses et a échappé de peu à la mort des dizaines de fois. Par sa seule volonté, il semblait pouvoir apporter la victoire à l'Allemagne. Lorsque vint pour lui le temps d'un repos bien mérité et d'un congé, il refusa et laissa ce repos à un homme marié afin qu'il puisse passer quelque temps chez lui avec sa famille.

Après le coup de poignard dans le dos et la défaite humiliante de l'Allemagne, Hitler s'est fait une promesse de consacrer sa vie à la résurrection de l'Allemagne et à l'abrogation du traité de Versailles. Pendant ces années de combat, il connut des privations encore plus grandes que pendant sa jeunesse.

Ses vêtements étaient si pauvres qu'un membre du parti avait dû faire don d'un costume au Führer pour qu'il puisse se rendre à une réunion de dirigeants de l'industrie. Non seulement il vivait si modestement pour que chaque mark puisse être consacré à la lutte, mais il avait dû renoncer à son grand rêve (c'est ce qu'il pensait à l'époque) de devenir un jour artiste ou architecte.

Les sacrifices matériels n'étaient pas la seule chose que le parti exigeait de son leader. Hitler se plaignait souvent de ne pas pouvoir profiter de son doux foyer et de l'épanouissement de sa famille parce qu'il ne pouvait pas se marier, étant donné qu'il était marié à toute l'Allemagne. Pire encore, il n'a jamais connu la joie de devenir père, car cela aurait été injuste pour ses enfants, pour qui la tâche de suivre ses traces, par exemple, aurait été un fardeau trop lourd à porter.

Lorsque la guerre s'est frayé un chemin jusqu'en Allemagne, le Führer a dû renoncer à son rêve de reconstruire ses villes. Il a alors revêtu son uniforme et a refusé de l'enlever tant que la victoire n'était pas acquise. Il travaillait 24 heures sur 24 et ses tâches se multipliaient. Son quartier général, la "Wolfsschanze" à Rastenburg, était situé dans une forêt marécageuse où il faisait trop chaud en été et trop froid en hiver. Son équipe considérait que c'était une entreprise sans joie d'y travailler et attendait avec impatience

son transfert à Berlin ou à Paris, laissant le Führer se battre pour l'Allemagne sans aucun divertissement, sans lumières vives et sans les doux fruits de la victoire.

Dans le bunker du Führer au printemps 1945, le Führer disparaissait quelques minutes lors de réunions militaires pour admirer les maquettes des villes nationales-socialistes uniques qu'il rêvait de construire après la guerre, mais il ne savait que trop bien qu'elles ne seraient pas construites de son vivant.

Alors que les obus soviétiques pleuvaient sur la ville, il a dit au général Waffen SS Léon DeGrelle que s'il avait eu un fils, il aurait voulu qu'il soit comme DeGrelle, mais que c'était à lui et à Hans-Ulrich Rudel d'inspirer la future jeunesse allemande par leur héroïsme. Le Führer a dit qu'il ferait le dernier sacrifice pour l'Allemagne et qu'il ne s'enfuirait pas, mais qu'il combattrait l'ennemi jusqu'à la fin et qu'il priverait ensuite les démocrates et les bolcheviks de leur joie juive de le faire non seulement passer en jugement, mais aussi de mutiler son corps, et il a continué à se battre jusqu'à ce que les "sous-hommes" ne soient plus qu'à quelques mètres, puis il est monté au Valhalla.

Adolf Hitler était un homme qui s'est sacrifié, voire a sacrifié sa vie entière, pour son peuple. La grande vertu constitue une caractéristique essentielle du national-socialisme, comme par exemple le sacrifice d'un seul pour la grande cause. C'est pourquoi un national-socialiste compte plus qu'une centaine de démocrates ou de républicains. C'est ce qui nous rend si forts et si redoutables.

En tant que jeune SA, j'avais l'habitude de travailler 48 heures par semaine dans une usine, de donner tout mon chèque de salaire au parti, de garder le siège du parti propre, de régler le travail de bureau, de collecter des signatures pour des pétitions, de préparer des repas, de faire des interviews à la télévision et, de temps en temps, de m'amuser dans un combat de rue avec la lie de la terre. La plupart des soi-disant nationaux-socialistes "beau temps" étaient difficiles à trouver lorsqu'il s'agissait de travailler ou de donner de l'argent. C'est pourquoi je n'ai pas été surpris que ceux qui ont été écartés du mouvement ne l'aient pas été à cause de menaces de mort ou de bombes, mais parce qu'ils ne s'étaient pas assez engagés en faveur du national-socialisme. Ils voulaient "s'amuser" et tirer profit des victimes d'autres camarades. Ces drones ont quitté le parti assez rapidement, et à chaque fois que cela s'est produit, nous sommes devenus plus forts.

Comparé au sacrifice du Führer, mon argent, ma sueur et mon sang sont des offrandes plutôt insignifiantes. Cependant, notre mouvement est aujourd'hui rempli de camarades dont les sacrifices font d'eux des héros : de vrais nationaux-socialistes comme Reinhard Sonntag, qui a dû donner sa vie il y a quelques années, et Gottfried Küssel, qui a passé deux ans en prison (et qui en a encore huit devant lui), ainsi que beaucoup, beaucoup d'autres qui ne peuvent pas être nommés ici pour des raisons de sécurité et sans lesquels vous ne pourriez pas tenir ce journal entre vos mains et lire cet article.

Nous, les nationaux-socialistes, ne jugeons un homme ou une femme que sur un seul point : à quel point ils se sacrifient pour notre victoire. Qu'ils soient (ou croient être) intelligents, qu'ils soient riches, qu'ils prétendent être de bons combattants ou qu'ils puissent boire beaucoup de bière, tout cela ne signifie rien... seulement combien une personne donne d'elle-même !

Chacun d'entre nous - vous et moi compris - doit se poser cette question importante !

Heil Hitler !

Le début

L'âpreté des combats gronde en Flandre. La grande mort gémit en Flandre. La mort en armure rôde ! La terre déchirée tremble dans la bataille défensive de 1918. Le feu roule sur les entonnoirs et les fosses. Les troupes anglaises échouent dans leur attaque sur les hauteurs de Moche, près de Comines. Les vagues d'assaut américaines s'écrasent sur les quelques rochers de la volonté de défense feldgrau. Des escadrons de ravitailleurs se tuent sur les falaises de l'héroïsme allemand.

Dans le tintement des mitrailleuses, les obusiers aboient, les canons s'entrechoquent, les mines rugissent, les gerbes de feu des escadrilles aériennes s'abattent. Le sang fertilise la terre qui sent la vapeur de la poudre et dans laquelle les morts ne trouvent plus le repos de la mort. D'hécatombes de victimes, le destin s'empile sur un monument d'héroïsme et d'atroces tourments d'une humanité presque désespérée.

Dans la haine, un monde avait conspiré. La destruction ! La destruction ! hurle-t-on dans les tubes chauds de ses canons ?
C'était ça le front !

Éparpillés dans des entonnoirs et des trous de tranchées, les héros du régiment List, à M.-G., gisent avec des fusils, s'enfoncent dans les sillons de la terre remuée ; ils saignent, mais se battent quand même, jurent, mais ne cèdent pas !

Le soir du 19 octobre 1918 s'abat sur la Flandre moribonde. Mais la mort ne dort toujours pas. Elle continue de briller, rouge-jaune et tumultueuse, le feu furieux de la bataille matérielle. Les troupes sont épuisées, mouillées et recouvertes de boue, fatiguées et affamées. Des hommes isolés sortent des trous des tranchées allemandes et trébuchent d'entonnoir en entonnoir vers l'arrière : Essenholer ! Et l'ennemi redouble ses tirs.

Trois mousquetaires, signaleurs de l'état-major du régiment, font la course avec la mort. Quelque part au fond du terrain se trouve l'abri d'artillerie abandonné. C'est là que doivent se trouver les cuisines de campagne. On se déplace par bonds sous une pluie de feu et de fer.

Entre les deux fronts, les feux follets des fusées colorées hantent les lieux. Ils tombent enfin sur des douilles de cartouches et des paniers d'obus vides. Devant eux se dresse le bloc d'un bunker. Des ustensiles de cuisine s'entrechoquent. L'abri de la cuisine de campagne est atteint. Trois mousquetaires respirent !

Mais les batteries ennemies font à nouveau rage. Coup sur coup, des éclairs saccadés déchirent des fontaines de terre. Des débris de bois et de fer jaillissent de la boue et s'abattent sur le plafond de l'abri. Les quarts d'heure s'enchaînent. Impossible de sortir maintenant. Les soldats attendent dans l'abri. Et à droite et à gauche, devant et derrière eux, l'effet de la technique d'extermination la plus cruelle se déchaîne dans un bain d'acier. Trois mousquetaires bavarois sont enfermés dans un trou de terre par l'arbitraire des canons et leur vie ne dépend plus de leur acte de bravoure et de leur propre volonté, mais seulement de l'absurdité du hasard et de l'accomplissement du devoir de quelque canonier d'élite, à l'arrière, près des batteries allemandes qui sont en train d'abattre l'adversaire anglais.

De telles heures sur les fronts de la guerre mondiale ont nécessité des hommes entiers. Et même si certains avaient l'horreur et le désespoir dans le cou, ici, dans l'abri à moitié

enterré près de Moche en Flandre, dans la nuit du 19 octobre 1918, il y avait quelqu'un qui maîtrisait ce désespoir, le caporal, le signaleur, le ruminant, le bon camarade. Il a vaincu en lui ce qui faisait parfois trembler les autres. Cela fait maintenant quatre ans qu'il est sur le terrain, c'est ici, dans les Flandres, qu'il a passé le baptême du feu et, depuis, il a traversé l'adversité et la mort dans le volontariat de son héroïsme. Bayernwald, Wytschaete, La Bassée, Fromelles, la Somme, Bapaume, Soissons, La Fontaine, autant de batailles difficiles qu'il a traversées. Quand tous désespéraient, il restait debout ; quand d'autres juraient, il se taisait. Quand ils s'effondraient, épuisés, il faisait son devoir, et même plus : il se portait garant de ses camarades et affrontait à leur place la mort d'acier dans l'enfer de la bataille. Les signaleurs de l'état-major du régiment connaissaient son insistance - en avant - en avant, lorsqu'il s'agissait de faire avancer les ordres par des tirs de barrage. Lorsqu'il s'apprêtait à bondir, qu'il quittait sa couverture, secoué par une destruction fulgurante, sa voix était ferme : "C'est parti ! Il semblait ne pas avoir de nerfs, et quand d'autres perdaient leurs nerfs, il les regardait avec ses grands yeux clairs, et ils se calmaient et continuaient à se battre.

Lorsqu'il passait avec eux les rares heures de repos à l'arrière du front, il parlait avec enthousiasme d'un amour qui s'appelait la patrie ! Il parlait de l'évidence de la victoire et du destin qu'aurait un jour l'Allemagne, parce qu'elle avait derrière elle un destin qu'elle n'aurait pas dû avoir.

Ils ne le comprenaient pas, ils secouaient la tête quand il parlait ainsi. Mais pourtant, ils sentaient dans ses paroles quelque chose comme une nouvelle grande vérité. Cela les effrayait, les rendait impuissants et les faisait - rire.

"Un jour - bien plus tard - vous me comprendrez", avait-il l'habitude de dire. Souvent, l'alarme, l'ordre d'un nouvel engagement, mettait fin à de telles conversations et le caporal, le signaleur, se tenait à nouveau en rang.

Ils étaient maintenant assis à trois dans cet abri fragile. Heure après heure, la misère s'installait.

Soudain, alors que l'on s'y attendait depuis longtemps, la lueur d'un obus qui crève éclate dans le bunker. La détonation écrase les gens au sol, soulève la terre, les paralyse dans la terreur. Un obus plein vient de crever à l'entrée de l'abri. En un éclair, tout s'est passé.

Puis, cruauté la plus diabolique de la guerre de notre ère civilisée, il s'en va en volutes invisibles : gaz !

Alors qu'une autre attaque fait rage dans les tombes, ici, dans l'abri, des hommes luttent contre la mort corrosive qui ronge les poumons et les yeux. Devant, l'attaque bat son plein. Dans l'abri, la nuit s'écoule sans fin...

L'aube, un caporal trébuche sur le terrain de formation de cette bataille. Quelques jours plus tard, un train hôpital roule vers la patrie. Dans le wagon, à côté de combattants fatigués et criblés de balles, se trouve un soldat aveugle, le signaleur de la veille, le... Le ruminant.

Lui qui, dans l'immensité des batailles, ne pouvait pas voir avec ses yeux sains plus loin que son tronçon de tranchée et le misérable petit bout d'entonnoir où la mort avait tenté en vain de lui arracher la vie et les ordres pour la troupe combattante, il devient maintenant - un aveugle - voyant. La nuit l'entoure, mais dans son cœur brille la flamme du devenir sacré, et lui - l'aveugle - voit maintenant avec la dernière clarté, à la lumière de cette flamme, l'étendue infinie d'un événement mondial qui a commencé avec le sang

et qui finira avec le sang. Il voit les aspirations fatales de son peuple, il voit le tourment et la misère de tout un monde. Oui, - il voit le chemin de la rédemption !

Et tandis que la bave rouge fouette l'écusson de l'Empire, tandis que la mutinerie déchire les lambeaux de la lâcheté, une volonté mûrit en cet homme : le sang de cette guerre, il ne doit pas couler en vain. La couronne de gloire d'une *meilleure* victoire, l'Allemagne doit l'accrocher un jour aux nouveaux drapeaux de son nouveau peuple !

C'était le serment muet d'un soldat aveugle, et c'est ainsi que l'histoire du mouvement national-socialiste a commencé le 9 novembre 1918 dans l'hôpital militaire de Pasewalk.

Un homme partit d'ici et devint tambour et partout où il forma de nouveaux Allemands à partir d'hommes, ils levèrent le bras en signe de leur nouvelle foi, tout comme les anciens levaient la lance lorsqu'ils saluaient le duc, le Führer.

- Kurt Jeserich

D'après les communications d'Ignatz Westenkirchner, le compagnon de guerre du Führer revenu d'Amérique.

Tiré de : *Der Schulungsbrief*, mars 1934.

Adolf Hitler pendant la guerre mondiale

Les camarades de front du Führer 1914-1918 racontent

Le 10 octobre 1914, je suis entré en campagne avec le régiment "List", dont Hitler faisait également partie, sur le front occidental. Les Flandres furent notre premier secteur de combat. Mais ce n'est qu'en 1916, au milieu des batailles matérielles acharnées, que j'ai fait la connaissance d'Adolf Hitler en personne. Jusque-là, nous avons tous deux traversé la guerre sans encombre. Un soir, nous étions allongés ensemble dans une position d'artillerie abandonnée lorsque l'ennemi a tiré avec rage et sauvagerie. Nous avons alors été gazés. Toute la nuit, les tirs d'artillerie ont martelé notre position. Nous pensions que tout s'était bien passé lorsque nous avons constaté au petit matin que nous avions perdu la vie : Hitler avait perdu la vue. Il a dit lui-même qu'il ne voyait plus rien et a mis ses mains devant ses yeux douloureux. On l'a ensuite emmené à l'arrière de l'hôpital militaire.

Je me souviens très bien d'une expérience qui témoigne du courage personnel d'Hitler pendant la guerre. C'était près d'Epagny. Lors d'une avancée, Adolf Hitler a dû traverser, en tant que signaleur, une pente boisée dans laquelle s'étaient réfugiés des Français qui avaient été saignés par la troupe. Leurs casques dépassaient à peine le bord des trous dans la terre. Adolf Hitler les reconnut à travers sa vitre, sortit son pistolet, fit un signe de la main vers l'arrière, comme si ses camarades arrivaient derrière lui, fit sortir de leur position les Français stupéfaits - au nombre de douze - et les amena au commandement.

Adolf Hitler a souvent évoqué l'avenir politique de l'Allemagne dans ses moments de solitude. Il était surtout préoccupé par le morcellement de l'Empire, la fameuse pluralité des États. Il compara un jour la multitude de petits États allemands à des morceaux de papier qu'il avait suspendus à une ficelle. Le moindre souffle, expliquait-il, pouvait les balayer. Mais si l'on liait les feuilles individuelles en un paquet, un fort courant d'air ne pourrait pas les emporter. Même le plus simple d'entre nous comprenait ce qu'il voulait dire.

Ignaz Westenkirchner

Dans la bataille du matériel

L'armée de l'Ouest recevra des renforts de troupes, car des formations importantes ont été libérées à l'Est. Seuls ceux qui ont été ici pendant des années sous le feu des batailles de matériel, ceux qui, incrustés de boue séchée et de sang, ressentent dans leurs poumons les piqûres dues au souffle des gaz, et qui, jour après jour - les plaies ouvertes par les éclats d'obus sont à peine cicatrisées - font la course avec la mort à travers les rideaux de feu de lance, buvant avidement une gorgée d'eau de café ou prenant une croûte de pain

sec pour le meilleur gâteau, peuvent mesurer ce que cela signifie.

Le 16e régiment d'infanterie de réserve, dit "List", dans la formation de la 6e division de réserve bavaroise, se bat à Soissons, bien qu'il ne soit pas réapprovisionné, qu'il soit affaibli par le sang et les munitions, qu'il soit resté sept semaines sans linge propre, qu'il se soit épuisé dans des marches gigantesques et que, trempé par la pluie, il aimerait bien être tranquille. En fait, ils sont épuisés, mais en fait, ils sont en réserve derrière l'aile droite de la 7e et de la 1re armée.

Et en réalité, le soir du 26 mai, ils se trouvent en première ligne grâce à leur amorce de virage à droite et doivent maintenant remonter l'adversaire. De l'Ailette, ils regardent vers l'Aisne. Leur commandant s'appelle Anton van Tubeuf et est major. Il est le neuvième chef de ce régiment et il dirige maintenant le "List" pendant cinq jours, entraînant avec lui les autres formations de la division par le fameux et tristement célèbre Chemin des Dames.

Tout le régiment étendue tant qu'il court et se bat, car le sol est lourd du gaz avec lequel l'artillerie a tiré. Ici, il y a des montagnes abruptes, des hauteurs escarpées et des places de danse de sorcières criblées d'éclats et de feu, avec des racines d'arbres déchiquetées et des troncs d'arbres empalés dans la terre brûlée en scories. Il faut passer par-dessus les lance-mines, les mitrailleuses, les munitions, pour les mettre en place. Et ici, l'air entier est continuellement rempli de fer rouge de toutes les tailles et de tous les morceaux. Il n'est pas question de lignes téléphoniques de l'état-major du régiment vers les bataillons et entre ceux-ci. Au royaume de la transmission des ordres, le signaleur règne sans partage. Avec une assurance presque onirique, il s'élance et saute hors de l'entonnoir et file, haletant, entre les impacts des fontaines d'acier, de feu, de terre et de fumée qui s'élèvent au-dessus des trous, des poutres et des cadavres, dans le bourdonnement infernal de la nuée de frelons des obus à chemise d'acier. S'il ne parvient pas à faire passer son message ou son ordre à travers la confusion brûlante de la mort, c'est tout le commandement qui est jeté aux chiens, et la volonté de fer de ce coin de combattants en déroute qui avance s'effrite dans l'insuccès. En plus des chefs, il porte maintenant le destin et l'issue de ce combat dans sa tête, dans sa poche, dans son agilité et dans son courage.

Pendant cinq jours, la guerre sauvage y fait rage sous toutes ses formes et - comme souvent et combien de fois encore ensuite - le plus infatigable, le plus brave, le plus intrépide des signaleurs du régiment court, saute, signale, court de l'état-major à la pointe, du bataillon au commandant.

Et au bout de cinq jours, le régiment a remonté le front ennemi sur 23 kilomètres de large par le flanc, l'a percé impétueusement et a capturé, pour autant que l'on puisse compter, 400 prisonniers, 16 pièces d'artillerie, 100 mitrailleuses, 4 voitures automobiles, 15 camions de munitions et un camp de pionniers.

Le commandant du R.I.R. 16, surnommé "List", Antoine de Tubeuf, a déclaré : "Outre les performances des différents chefs, un des principaux mérites de la brillante exécution de l'attaque est à mettre au crédit des signaleurs du régiment".

Le 1er juin 1918, le régiment est honoré par la remise de l'ordre militaire Max Joseph à son commandant. Et le 4 août, le nouveau chevalier Max-Josef de Tubeuf épingle sur la poitrine du caporal Adolf Hitler la Croix de fer de 1ère classe, la plus haute distinction et la plus rarement attribuée à l'homme des tranchées.

W. L. Diehl

Coup direct au poste de combat

Vers midi, les signaleurs transmettent le nouvel ordre d'attaque. Adolf Hitler est à nouveau présent, intrépide et infatigable dans l'exercice de son périlleux service. Souvent, il se charge volontairement des passages les plus difficiles pour l'un ou l'autre de ses camarades, jusque dans les premières lignes fouettées par la grêle de projectiles.

A 1h30, la deuxième attaque est lancée avec le soutien de l'artillerie. Les pertes de ceux qui avancent en terrain découvert sont à nouveau terribles. Seuls quelques-uns parviennent à pénétrer dans les premières tranchées ennemies, baïonnette au poing, et à faire des prisonniers, mais cela ne va pas plus loin. Le deuxième bataillon cherche en vain à venir en aide à ses camarades qui ont pris de l'avance. Le chef, le lieutenant de réserve Schubert, est tué dès le premier assaut.

Le commandant du régiment, le lieutenant-colonel Engelhardt, se rend alors personnellement à la lisière nord de la forêt. Il s'oriente sur la situation à l'aide de ses jumelles, à la recherche de l'endroit le plus propice pour pénétrer chez l'ennemi. Mais des yeux vigilants l'ont déjà repéré. Des tirs de mitrailleuse crépitants l'assailent, déchirent les buissons à droite et à gauche, s'écrasent sur les troncs, des balles perdues vrombissent dans l'air. Adolf Hitler et le caporal Bachmann s'élancent alors et le couvrent de leurs corps. Le commandant, gêné dans sa vision, demande à Hitler avec étonnement : "Pourquoi cela ?" - "Nous ne voulons pas perdre pour la deuxième fois notre commandant de régiment", est la modeste réponse. Le remerciement est une poignée de main muette du commandant, comme si c'était quelque chose de tout à fait naturel.

17 novembre : activité d'artillerie de l'ennemi. Il y a une demi-heure, le commandant de la brigade, l'Excellence Großmann, a personnellement transmis l'ordre de relève pour le régiment List exsangue. "Fais en sorte que tu reviennes", a-t-il dit à l'Oberstleutnant à la fin. Pour recevoir cet ordre, une partie des commandants de compagnie est déjà arrivée au stand du régiment. Par manque de place, Adolf Hitler et ses camarades doivent quitter l'abri pour un court moment. C'est alors - il est un peu plus de deux heures - qu'un nouveau sifflement se fait entendre. Un énorme fracas - un coup direct au milieu du poste de commandement du régiment.

Adolf Hitler est l'un des premiers à se précipiter pour aider. Un spectacle horrible s'offre à lui.

Le sous-officier de téléphone Kreitmaier, l'officier suppléant Wimmenauer et un receveur d'ordres sont morts sous les décombres. Le sergent Ostberg, le secrétaire des ordres du régiment, les officiers adjoints Oberer et Martin sont grièvement blessés. Son œil cherche encore le commandant idolâtré. Est-il mort lui aussi ? Il voit alors le lieutenant-colonel s'affaisser en arrière avec un gémissement, il l'entend marmonner : "Je voulais seulement servir ma patrie" !

En un saut, Adolf Hitler est à ses côtés. Tout comme le camarade Bachmann. La main gauche du commandant pend, mutilée, la jambe droite est rouge de sang - un éclat d'obus a traversé l'aorte, la perte de sang est importante, seul un secours rapide peut encore sauver la situation. Hitler ne réfléchit pas longtemps, va vite chercher une touffe de mousse, la place autour de la jambe au-dessus de la blessure profonde et l'entoure de fil de téléphone pour arrêter l'hémorragie. C'est un succès, le pansement d'urgence est habile et remplit son rôle.

Le signaleur

Pendant la nuit, j'ai dû me rendre deux fois au III^e bataillon, qui se trouvait dans le secteur sud de Roeux, pour faire des rapports. J'ai été accompagné par le signaleur Hitler. Sur une courte distance, nous avons pu utiliser le passage à niveau de Biache comme couverture bienvenue. Mais bientôt, nous avons dû le quitter pour nous rendre en terrain libre. Le chemin nous a fait passer devant deux canons avancés. A peine étions-nous à proximité de celles-ci que l'ennemi nous accueillait avec un feu meurtrier. Nous avons tout de suite compris que nous avons été repérés. Bien sûr, ce gaspillage de munitions n'était pas seulement pour nous, mais surtout pour les pièces d'artillerie, dont l'Anglais devait soupçonner une activité particulière à ce moment-là. Si j'avais été seul, je me serais mis à l'abri sans hésiter. Personne n'aurait pu m'en faire le reproche. L'annonce à faire n'avait aucun rapport avec les actions de combat des bataillons engagés. Si elle était arrivée une ou plusieurs heures plus tard, cela n'aurait pas été le moins du monde préjudiciable. Mon compagnon n'était pas de cet avis. Sans s'arrêter le moins du monde, il a cherché à sortir rapidement de ce chaudron de sorcière, en utilisant bien sûr toutes les possibilités de couverture.

Il était fréquent que les signaleurs soient obligés de se déplacer en terrain découvert sous le feu de l'ennemi, alors que pour ma part, malgré mes années passées dans les tranchées, un tel mouvement était nouveau. Il va de soi que je ne pouvais pas me permettre de m'exposer et que je devais suivre. Et ce fut une bonne chose. Nous sommes tous les deux sortis indemnes de la zone menacée.

Lorsque nous avons repris le chemin du retour, nous étions à peine arrivés à proximité des canons que la magie ennemie a recommencé. Bien entendu, cette fois encore, rien ne nous arrêta et c'est sans dommage, bien que dégoulinants de sueur, que nous atteignîmes la tranchée protectrice.

Au cours des deux périodes d'engagement suivantes de la bataille d'Arras, le signaleur Adolf Hitler m'a encore été attribué plusieurs fois comme accompagnateur, et à chaque fois, nous nous en sommes sortis indemnes.

Ces jours-là, j'avais le sentiment vague que ce signaleur avait une chance particulière, et quoi de plus naturel que je me sente riche de sa compagnie et moins en danger.

Témoignage d'un camarade de front

Le soldat inconnu

Pendant l'exposé du commandant - il parlait de la situation et de l'aménagement de la position - le rideau s'est ouvert et le signaleur Hitler est entré, a rendu les honneurs comme il le pouvait vu la faible hauteur de la grotte et a remis un message écrit. Le commandant le parcourut sans s'interrompre dans son discours et fit signe au signaleur qu'il pouvait s'en aller. Mais lorsque le rideau s'était refermé sur celui-ci, le major

interrompit son exposé pour dire aussitôt, en élevant la voix et en désignant l'entrée : "Si j'envoie ce signaleur, je sais que la mission sera aussi bien accomplie que par le meilleur officier de mon régiment".

Ces éloges ne pouvaient manquer de nous étonner. Si le major von Tubeuf nous était connu depuis longtemps comme le chef qui ne donnait que très rarement des éloges modestes, cet éloge devait être considéré d'une manière toute particulière, car il s'adressait à un soldat dont le commandant pouvait à peine connaître le nom.

Lieutenant Adolf Meyer

tiré de : *SS Leitheft*, cahier 12, 1943

Une confession

Nous croyons en Adolf Hitler,

le leader immortel de notre peuple,
cadeau unique de la prédiction,
plus grande personnalité de tous les temps,
Aujourd'hui et à jamais vivant dans nos cœurs.

Nous croyons en sa cause sacrée,

Le nouvel ordre,
l'accomplissement du destin aryen
selon les lois éternelles de la vie,
l'espoir et l'avenir de notre espèce sur terre.

Nous croyons en son mouvement,

sa fidèle obéissance sans partage,
qui porte le nom de sa cause
comme instrument de sa volonté,
consacrés par le sang des héros et des martyrs
- le chemin éternel vers le salut du monde.

HEIL HITLER !

Pensez-y !

d'Adolf Hitler (1923)

Quand ta mère est devenue vieille
Et que tu as vieilli,
Si vous avez fait ce qui était autrefois facile et sans effort,
est maintenant devenu un fardeau,
Quand ses yeux chers et fidèles
Je ne peux plus voir la vie comme avant,
Quand leurs pieds fatigués
"Je ne veux plus les porter quand je marche.
Puis tends-lui le bras pour la soutenir
Accompagne-les avec un joyeux plaisir -
L'heure vient où tu la vois en pleurs
Pour la dernière marche !

Et si elle te demande, réponds-lui,
Et elle demande à nouveau : "Toi aussi, parle !
Et si elle le demande à nouveau, réponds-lui,
Pas impétueux, dans un doux calme !
Et si elle ne te comprend pas bien
Explique-lui tout avec joie ;
L'heure vient, l'heure amère
Puisque sa bouche ne te demande plus rien !

NS Kampfruf #89, mai-juin 1991 (102)

Le camarade

d'Adolf Hitler (14 août 1916)

Si l'un de nous est fatigué
L'autre veille pour lui.
Si l'un de nous veut douter
L'autre rit soudain.

Si l'un de nous devait tomber,
L'autre représente deux ;
Car à chaque combattant, un dieu donne
Les camarades

C'était dans les fourrés du Forêts d'Artois

d'Adolf Hitler

**Flandres - en Artois, printemps 1916
D'après une histoire vraie**

C'était dans les fourrés de la forêt d'Artois
au fond des bois, sur un sol imbibé de sang,
Un merveilleux guerrier allemand gisait sur le sol.
Et ses cris résonnaient dans la nuit.
En vain... Aucun écho n'a résonné de son appel au réveil
S'il devait se vider de son sang, libre comme l'air,
Qui meurt de faim dans la solitude ?

Là, tout à coup...
Des pas lourds viennent de la droite.
Il les entend piétiner le sol de la forêt
Et de nouveaux espoirs germent dans son âme.
Et maintenant, à gauche...
et maintenant des deux côtés...

Deux hommes s'approchent de son lit de douleur
C'est un Allemand et un Français.
Et tous deux se regardent d'un air soupçonneux
Et ils tiennent leur fusil de façon menaçante.
Le guerrier allemand demande
"Qu'est-ce que tu fais là ?"
"J'ai été touché par l'appel au secours du plus pauvre."
"C'est ton ennemi !"
"C'est un être humain qui souffre !"

Et tous deux baissent leur fusil sans un mot.
Puis ils tressèrent leurs mains l'une contre l'autre
et soulevèrent soigneusement, les muscles bandés
Le guerrier blessé, comme sur une civière.
Et ils le portèrent eux-mêmes à travers la forêt,
Jusqu'à ce qu'ils arrivent à la chaîne de postes allemande.
"Maintenant, c'est fait. Voici son chapeau fidèle".

Et le Français se tourne vers l'intérieur de la forêt.
Mais l'Allemand lui attrape la main,
Le regarde avec émotion dans ses yeux inquiets
Et lui dit, avec un sérieux lourd de pressentiment

"Je ne sais pas ce que le destin nous réserve,
qui règne, insondable, dans les étoiles.
Je pourrais tomber, victime de ta balle.
Peut-être que la mienne t'étire dans le sable -
Car l'approximation des batailles est aléatoire,
Mais quoi qu'il en soit, et quoi qu'il arrive :
Nous ne vivons que les heures consacrées,
Puisque dans l'homme s'est trouvé l'homme
Et maintenant, adieu ! Et que Dieu te guide" !

Héroïsme silencieux

d'Adolf Hitler
Pasewalk, 2 novembre 1918

Dans les semailles lumineuses reposent en silence
Des guerriers blessés à mort qui reviennent de chaudes batailles
qui ont apporté les marques sanglantes de la destruction ;
Mais se sauver de la pluie de fer

Et silencieuse et sérieuse, enchaînée à son devoir,
Des mains de femmes douces et tendres
Les guerriers reconnaissants, qui à la fin
J'ai parié la vie contre la mort.

Dans leurs soins fidèles comme sains
Les cœurs de tous et toutes les blessures profondes,
Quand les yeux souvent fatigués regardent avec bienveillance

Oui, c'est ainsi que sont nos femmes véritablement allemandes.
Ils voient leur bien-aimé se séparer à jamais
Et consacrent avec agilité leur vie aux souffrances d'autrui.

Cimetière d'honneur de la forêt à Pasewalk

**d'Adolf Hitler
Pasewalk, 11 novembre 1918**

Vous le méritez pour nous,
Que nous vous enterrions là,
Où des chênes allemands ombragent votre tombe.
Elle, symbole de liberté, de force et de vie
Être comme la plus belle parure
Donné autour de votre tombe.
Dans la forêt allemande, où habite l'esprit allemand,
Le bosquet tranquille où vous vous reposez en paix,
Des milliers de personnes l'honoreront dans mille ans,
Nous nous enfonçons dans les profondeurs de la forêt,
Allons là où se trouvent vos tombes,
Ensuite, on inhibe le pas,
Car vous nous parlez à tous,
C'est ainsi que vous vivez éternellement, alors que le corps est déjà mort.

A la radio

d'Adolf Hitler
Flandre, 29 juillet 1917

La nuit est noire, le vent est doux et léger
A travers les branches, tout autour règne un profond silence !
De loin, les machines gémissent en rythme.

Les camarades dorment dans la tente à côté
Et rêvent de ceux qu'ils aiment, bien au chaud chez eux,
Je suis seul à veiller sur l'appareil
Et écoute dans la salle de combat.

Je reste ainsi toute la nuit à attendre
Et le lendemain, je ressens un profond bonheur,
Si l'équipe de reconnaissance m'informe par la voie de communication
Il est revenu indemne d'un voyage en mer.

'Bleu-blanc et noir-blanc-rouge'

d'Adolf Hitler
[Front occidental], 4 août 1917

Tout autour, l'armée ennemie,
Innombrables comme le sable sur la mer,
Le Français, Ruß' et Britt,
Les petits aboyeurs avec.

Et nous - dans une chaude bataille
Nous assurons la garde du drapeau
Fidèle jusqu'à la mort
Bleu-blanc et noir-blanc-rouge

Des millions de personnes se précipitent,
Et ne renversent pas la tour,
Ils ont fait venir des aides,
De la mer Rouge, de la mer Jaune.

Mais magnifiquement brave et fort,
La garde de notre moelle,
Fidèle jusqu'à la mort
Bleu-blanc et noir-blanc-rouge.



**Hundreds of books
Translated from the
Third Reich originals!**

**RJG Enterprises Inc.
PO Box 6424
Lincoln NE 68506 USA
www.third-reich-books.com**